
Carlos M. LOPES, Roque Santeiro. *Entre a Ficção e a Realidade*

Estoril, Princípia Editora, 271 p.

René Pélissier**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/235>

ISSN : 1768-3084

Éditeur :

Association des chercheurs de la revue Lusotopie, Brill, Karthala

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 281-282

ISSN : 1257-0273

Référence électroniqueRené Pélissier, « Carlos M. LOPES, Roque Santeiro. *Entre a Ficção e a Realidade* », *Lusotopie* [En ligne], XVI(2) | 2009, mis en ligne le 12 octobre 2015, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/235>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Tous droits réservés

Carlos M. LOPES, Roque Santeiro.

Entre a Ficção e a Realidade

Estoril, Príncípia Editora, 271 p.

René Pélissier

RÉFÉRENCE

Carlos M. LOPES, *Roque Santeiro. Entre a Ficção e a Realidade*, Estoril, Príncípia Editora, 271 p., photos noir et blanc et couleur, 2007, ISBN : 978-989-8131-01-0.

- 1 Cinq choses surprennent à propos de ce livre : 1°) le fait que je puisse en parler alors que, devant le silence de l'éditeur, sourd à toutes mes demandes de service de presse pour des titres antérieurs, j'avais renoncé depuis longtemps à écrire quoi que ce soit sur sa production ; 2°) qu'une banque, deux institutions officielles (une angolaise et une portugaise) et deux fondations portugaises ont financé sa publication, lorsque l'on sait qu'au moins trois d'entre elles ne répondent pas aux solliciteurs non introduits ; 3°) l'originalité du thème traité par l'auteur puisque sous couvert d'une étude socio-économique sérieuse, il a élevé en fait un monument à l'initiative individuelle, l'antithèse de ce que prétendaient vouloir créer les fondateurs du nationalisme angolais actuellement au pouvoir ; 4°) la hardiesse, l'habileté ou l'entregent de ce même auteur qui a su – ou pu – faire fondre en sa faveur les icebergs bureaucratiques précédemment évoqués ; 5°) la maîtrise dont il a fait preuve pour mener son travail à bien dans un environnement pour le moins difficile.
- 2 De quoi s'agit-il ? De la description et de l'analyse lexicale, micro-économique, sociologique et administrative du plus grand bazar de la débrouillardise d'Afrique centrale, à la fois insurpassable marché aux voleurs et aux petites combines de Luanda, centre de redistribution pour bourses plates ou bien garnies, et temple suprême de la survie dans une mégapole anarchique et ingérable, abandonnée aux démons de tous les trafiquants, grandissimes ou squelettiques. Les premiers sont dénoncés parfois par

quelques littérateurs locaux, mais encore lucides, les autres excusés ou secourus par de bonnes âmes, mais étrangères. Certains veulent voir dans cette victoire de la libre entreprise débridée, à ciel ouvert, un exemple de la vitalité et de la créativité de millions d'Angolais plongés dans des conditions de vie infra ou inhumaines. Certes et c'est flatteur pour les survivants. D'autres estiment que c'est tout aussi bien le symbole désespéré d'une colossale faillite des « élites » de tous les horizons politiques incapables d'assurer à « leur » peuple, « leurs » pauvres devrait-on dire, un minimum de compassion. Mais ne nous égarons pas vers les sermons moralisateurs d'ONG, car ils font toujours sourire ceux qui tiennent la caisse.

- 3 Sobrement, contentons-nous de dire que depuis les travaux du géographe Ilídio do Amaral, nous n'avions jamais lu une monographie aussi fouillée sur un aspect de la vie économique à Luanda dans ce qu'elle a de plus informel, d'ingénieux, d'indispensable au quotidien et surtout de pitoyable. Arpentant – comme s'il était l'un des 500 000 clients journaliers du site – les allées latéritiques de Roque Santeiro, Lopes s'est donc lancé, questions en bouche et questionnaire en mains, dans les statistiques des produits vendus et de leurs vendeurs. Il estime que ces derniers sont environ 15-16 000 enregistrés, plus 40 000 « clandestins » et intermittents tolérés, sans parler des intermédiaires, des manœuvres, des gardiens, etc., dans cette foire d'empoigne supranationale.
- 4 Au fait, que vient-on acheter sur environ 2 km² d'étals, d'échoppes et de bâches sur le sol ? Tout ce qui est désirable et, pour certains, tout simplement vital. Du manioc, des carcasses, du matériel chirurgical, des têtes de macaque desséchées, des bazookas, des passeports avec visas falsifiés, des prothèses pour amputés, des bananes, des dollars, du lait en boîte, du crack, des cartes routières hongroises, du champagne millésimé, des jeunes filles nubiles, des clous, des *ninjas*, des arbres généalogiques, des voitures volées ou non, des vaccins à peine périmés, des diamants authentiques, d'autres un peu moins, des fonctionnaires irréprochables, des serrures inviolables, des hommes de main, des fétiches suractivés, des titres de propriété en Algarve, etc. Tout ! Les seules choses qui soient gratuites sont l'odeur, les ordures, la poussière ou la boue, les bactéries, les virus et la vue sur l'océan. Pour cette dernière, la spéculation foncière aidant, les pouvoirs publics ne vont pas tarder à rentabiliser le panorama en expulsant le marché pour que l'on construise enfin ces immeubles de prestige ou de moyen standing, dignes d'une capitale moderne, en attendant les marinas et les plateformes sur les toits pour hélicoptères, vu les embouteillages urbains.
- 5 Rien n'est trop cher pour admirer enfin de son balcon, les sillages reconstitués des anciens *tumbeiros* que les glorieux ancêtres remplissaient d'esclaves juste un peu plus noirs que les vendeurs. Après tout, le pays est richissime, la guerre est finie, les Chinois savent travailler si on les paie et la population explose.
- 6 Pourquoi se priver ? La vie est belle dans les *telenovelas*.

Novembre 2008